

La représentation de la guerre d'Espagne dans l'œuvre d'Aragon

En dehors de la France et l'Union Soviétique, c'est l'Espagne qui est la plus souvent citée dans l'œuvre d'Aragon. Elle y est surtout présente par l'intermédiaire douloureux de la guerre civile. Celle-ci prend, tout de suite, la forme d'un deuil, celui du poète assassiné. Les vers et la prose d'Aragon quand ils parlent de l'Espagne ont souvent valeur de témoignage d'une époque où l'Histoire a réservé à ce pays une place éminente et tragique.

C'est en février 1936, qu'une coalition des partis républicains et des partis de gauche, unis désormais dans un *Frente Popular*, remporte la victoire aux élections législatives espagnoles et remplace un gouvernement centriste qui avait freiné toutes les réformes et brisé aussi bien l'autonomie catalane que la révolte ouvrière des Asturies en 1934. C'est à Madrid donc que s'installe le premier gouvernement européen de type Front populaire. Quelques mois après, le 17 juillet 1936, un soulèvement militaire, mené par le général Franco, éclate au Maroc espagnol. Le lendemain la révolte s'étend à la péninsule. Les généraux factieux prévoient que le soulèvement ne sera qu'un putsch militaire classique et rapide. Les forces populaires qui ont pris les armes avec le consentement du gouvernement et les unités restées fidèles à la République font immédiatement face à la rébellion des insurgés. Ainsi commence la guerre d'Espagne, une guerre civile, le prologue ou répétition générale de la Seconde Guerre mondiale.

La guerre d'Espagne, «la première grande convulsion des consciences», sans jamais cesser d'être une affaire espagnole, a eu une forte dimension internationale, elle devient un enjeu idéologique dans un monde troublé par l'expansion du fascisme et du nazisme. L'Allemagne et l'Italie, dès les premiers jours, aident les insurgés avec des avions et des pilotes pour assurer le contrôle du détroit de Gibraltar et leur présence en Andalousie. La France du Front populaire qui hésite à trop s'engager dans le conflit espagnol, après avoir livré quelques appareils au gouvernement républicain, propose un accord de non-intervention en Espagne. Cette formule mise au point par la diplomatie anglaise et française sera lourde de conséquences pour la deuxième République.

Le 21 août, la France et la Grande-Bretagne publient une déclaration de non-intervention en Espagne. Ce pacte, dit le poète Antonio Machado, «est, sans doute, la plus grande iniquité qu'a connue l'histoire (...) Le mot de trahison a déjà résonné au-delà de nos frontières». Quand l'Allemagne signe le pacte, elle a déjà fourni une aide décisive aux fascistes espagnols. L'URSS, dans un premier temps, adopte une attitude «prudente». Repliée sur la formule «du socialisme dans un seul pays», elle ne peut se désintéresser du destin du Front populaire espagnol que l'Internationale communiste soutient, et elle ne peut non plus compromettre sa politique de rapprochement avec les puissances occidentales, l'Angleterre et la France, pour conjurer une possible agression de

l'Allemagne nazie. Le 9 septembre, l'URSS participe à la réunion du comité de non-intervention à Londres.

Quand éclate la guerre d'Espagne, Aragon et Elsa Triolet sont en URSS, invités par Maxime Gorki, qui désirait les voir. La rencontre n'a pas eu lieu, l'écrivain soviétique meurt, et le couple assiste à son enterrement le 18 juin. Aragon et Elsa ne reviennent en France qu'à la fin août. C'est sur le chemin du retour qu'Aragon prend conscience de l'extrême gravité des événements d'Espagne et de leur impact international. C'est ce que déclare Aragon dans *L'Œuvre poétique* :

C'est dans le train, la frontière passée, que nous avons appris que depuis plus d'un mois, on se battait en Espagne. La presse soviétique après les événements du 18 juillet avait parlé, d'ailleurs brièvement, de la tentative de soulèvement fasciste d'un certain colonel je dis bien : *Colonel Franco*... vite réprimée d'ailleurs, une chose sans lendemain... Les Républicains étaient les plus forts, le gouvernement solide. Bon. Puis le silence. Nous allions apprendre en rentrant que cela ne s'était pas tout à fait passé comme ça

Face à la non-intervention du gouvernement français, l'opinion publique de l'Hexagone a pris souvent fait et cause pour tel ou tel camp. Comme suggère Aragon, «sans doute, par suite d'une assez singulière habitude chez nous de ressentir les événements quand ils se passaient en Espagne, avec une force de réaction que les Français semblaient n'avoir pour aucun autre pays». L'Espagne est perçue comme un miroir où l'on peut voir le présent et même lire le futur. Pour la gauche française, la République espagnole prend valeur de symbole face à la montée du fascisme. De nombreux mouvements de solidarité accourent à l'aide de l'Espagne républicaine. «À défaut d'armes», dit Aragon, l'Association internationale des écrivains pour la défense de la culture, décide d'envoyer «le matériel d'un poste de secours et d'un cinéma destiné aux combattants à l'arrière immédiat des tranchées».

Au début d'octobre 1936, Elsa Triolet, Aragon et les écrivains allemands Gustav Regler et Alfred Kantorowicz partent vers l'Espagne remettre ce matériel. Une fois à Madrid, Elsa et Aragon sont accueillis par Rafael Alberti, «qu'on acclame du nom de *poète du peuple*» et sa femme, «la vaillante» Maria Teresa León. Leur séjour en Espagne ne dure que quelques semaines puisqu'ils sont à Paris dès les premiers jours de novembre. Aragon parlera de ce voyage dans plusieurs textes. C'est dans ce Madrid menacé par les troupes franquistes, qu'Aragon évalue tout de suite les enjeux de ce conflit et son impact sur la conscience intellectuelle. De ce séjour en Espagne, nous allons citer un épisode seulement, le plus douloureux, où Aragon se croit obligé de s'excuser. Cet épisode a lieu dans un café madrilène où des intellectuels étrangers et espagnols ont l'habitude de se réunir. Ce soir-là, écrit Aragon, «on venait d'apprendre que l'Union Soviétique à son tour venait d'entrer dans le Comité londonien de la non-intervention ». Aragon, soutenu par Elsa, est le seul à justifier l'adhésion de l'URSS au Comité. Particulièrement véhément il provoque et déchaîne la colère de ses amis quand il dit :

eh bien, sil fallait choisir entre la perte de l'URSS ou celle de l'Espagne, j'étais pour

que survive ce grand pays en qui se résumait l'espoir du monde entier, l'espoir des peuples, eh bien ! je leur disais, et si douloureux que ce fût, je ne pouvais hésiter à choisir, et que périsse l'Espagne, et vous tous ! mais survive le grand pays de l'avenir !

Après cet «impardonnable éclat», Aragon et Elsa rentrent à la maison où ils sont logés, la Casa del Duero. Il ne peut pas dormir et au matin il retourne au café, presque tout le monde est encore là, cette fois on l'embrasse, il comprend : les premiers camions « apportant le début de l'aide soviétique (...) venaient d'arriver à Madrid ». L'URSS a cessé de soutenir le pacte de non-intervention et envoie du matériel de guerre. André Daspre, qui fait référence à ce même fait dans son article «Aragon, la guerre civile et l'Espagne», souligne que le poète «donne là une sorte de document pour montrer jusqu'où pouvait aller ce qu'il a lui-même appelé ailleurs « le vertige soviétique ». Mais il veut dire aussi sa *honte*, ses remords qui quarante ans après, ne se sont pas apaisés ». Ce profond malaise qui ne cessera plus de le hanter se manifeste dans cet aveu : « l'autre jour, je défendais *inconditionnellement* l' U.R.S.S. devant mes amis espagnols, et pourtant j'en étais ressorti avec une plaie au cœur, une peur qui me réveillait chaque nuit ».

Si j'insiste sur cet épisode, c'est qu'il m'importe de montrer qu'Aragon se trouve aux prises avec une situation contradictoire et contraignante. Il est mal à l'aise – et c'est un euphémisme – face à ce qui est un faux choix. Le militant, dont la conviction est inébranlable, est profondément déchiré. Aragon met en question sa propre certitude, et c'est – sur le plan personnel en tout cas – une espèce de déroute qu'il nous fait entrevoir.

Dès son retour à Paris, Aragon participe activement au mouvement de solidarité avec l'Espagne. Il fait une démarche inutile avec J.-R. Bloch pour obtenir une entrevue avec Léon Blum afin de le convaincre d'aider l'Espagne. En tant qu'écrivain, en tant qu'intellectuel, c'est-à-dire en tant que citoyen privilégié, dans la mesure où il dispose de quelques moyens d'expression pour faire entendre sa voix et avoir une influence sur l'opinion publique, Aragon ne cesse de remplir cette fonction et met en garde ses compatriotes contre la montée du fascisme en Espagne en publiant de nombreux articles dans la presse. Dans le poème en prose, *Ne rêvez plus qu'à l'Espagne*, publié dans la revue *Europe*, le 15 novembre, Aragon lance l'appel suivant à la mobilisation des écrivains et des artistes:

Je m'adresse à mes frères écrivains et artistes de France, à ceux qui sont les maîtres des mots, des sons et des couleurs, et je leur demande d'ouvrir de toute la force de leur génie, de toute la générosité de leur talent et de leur cœur, une croisade nouvelle, la croisade de la poésie et de l'art pour l'Espagne ! Je leur demande de donner à l'Espagne de la Pasionaria, leur art et leur poésie, ce qui est autant que leur vie, et ce qui fait le prestige de la culture de notre pays. (...) Je leur demande de faire, à eux qui sont les maîtres des loisirs des hommes, que pas un instant le peuple de France ne puisse oublier le peuple d'Espagne.

Dans ce même texte, Aragon, après avoir proclamé l'existence de siècles d'échanges entre l'Espagne et la France, la fraternité entre les deux peuples libres, avance sa thèse selon laquelle la guerre civile est le point de départ d'une révolution sociale et la certitude du socialisme pour demain. Les images que lui inspire son attachement au

mythe de la révolution d'octobre font qu'il rêve à des Soviets ibériques :

Un jour viendra-t-il, Peuple tout-puissant ! où je pourrai retourner à Ronda et voir
comme sera devenue plaisante la ville terrible, où le conseil des ouvriers et paysans
aura ouvert des crèches, des écoles, des jardins pour tous ?

Aragon ne cache pas quel est le rôle réservé au Parti communiste et au
personnage idéalisé de La Pasionaria :

Salut à toi, Pasionaria, fleur de la Passion de ton peuple ! Salut à toi, en qui s'allient
les deux sens du mot Passion, le sens de l'amour frénétique qui est le sens même de
la vie ! Salut à toi dont le nom évoque la mort d'un Dieu et la vie des hommes ! (...)
Ce n'est pas un hasard qui veut que la Pasionaria soit l'image du communisme
espagnol. Ce nom, comme la femme qui le porte, comme le Parti qui a porté cette
femme à son premier rang, a été forgé dans la lutte ; il est le charbon de la lutte que
la lutte a transmué en diamant. Cette passion, ce n'est pas l'éclat soudain d'une
révolte, c'est la lumière des yeux d'un peuple qui se lève des champs, des fabriques,
des mines, avec la longue histoire des siècles dans ses yeux.

Aragon glorifie La Pasionaria, mais aussi le comportement du peuple espagnol
qui puise dans ses vertus naturelles la force de s'opposer à ses puissants ennemis.
L'Espagne donne, en somme, des lettres de noblesse aux luttes idéologiques, pas
seulement entre fascisme et démocratie, mais aussi entre communistes. Cette guerre
civile devient un lieu de polarisation entre trotskisme et stalinisme. A Barcelone il y a un
affrontement armé, d'un côté on trouve les trotskistes du POUM et les anarchistes, de
l'autre, les communistes du PSUC, membres de l'Internationale communiste, et les
autonomistes. Le militant orthodoxe qu'est Aragon, à cette époque, prend parti et se fait
écho de cette hostilité en écrivant un foudroyant réquisitoire contre Trotsky et ses
partisans espagnols dans *Vérités élémentaires*. À propos de cet article, incorporé dans
L'Œuvre poétique, il fait le commentaire suivant «Cela n'est pas sans honte qu'on peut
relire cette «prose»-là quarante ans plus tard, quand il faut bien en reconnaître la
paternité -A.». Voilà un aveu qui n'exige aucune autre observation car il constate
l'inutilité, la funeste erreur de ce sanglant conflit au sein de la gauche.

Pendant toute la guerre, Aragon soutient activement la cause de la République. Il
présente la tournée de la *Cobla de Barcelone* qui fait retentir les sons de la sardane à Paris
et en province. La plus célèbre des sardanes est la *Santa Espina*. Celle-ci deviendra un
des symboles de la résistance antifranquiste et aussi le nom d'un de ses poèmes publiés
dans *Le Crève-Cœur*. Le poème *Santa Espina*, écrit en mars 1940, juste quelques mois
avant la déroute de juin, permet à Aragon non seulement de rendre hommage à la lutte
des républicains espagnols, à la lutte d'« un peuple pur » qui rêve « à la mort des tyrans »
mais aussi, par le biais de ce qu'il appellera une littérature de contrebande, de dénoncer la
répression du gouvernement français de l'époque et d'appeler contre l'ennemi commun à
un grand rassemblement de catholiques, protestants, socialistes, communistes, etc. Si
dans une guerre fratricide il y a eu, sous la bannière de la République espagnole, des
catholiques, des prêtres basques (quelques-uns fusillés par les franquistes), une guerre
contre l'Allemagne et contre le nazisme pouvait bien rallier tous les Français. C'est ce
que pense Aragon qui voit dans cet exemple espagnol un modèle à suivre en France.

Les sons de la *cobla* apparaissent une nouvelle fois dans *Les yeux et la mémoire* dans le poème *Le 19 juin 1954*. Ce jour-là, le Guatemala est l'objet d'un coup d'Etat. Depuis Amélie-les-Bains où il fait un séjour, Aragon condamne le putsch. Sa présence dans cette ville catalane près de la frontière espagnole, au moment de la rébellion militaire au Guatemala amène, une nouvelle fois, Aragon à parler de la guerre d'Espagne. Citons ces distiques :

C'est une ville d'eaux où je suis par hasard
Les coblas des ruisseaux bruissent de toute part

Déjà le jeune été brûlait sur les platanes
Le vent de la vallée y dansait la sardane

Ah c'est par cette entaille au cœur de la montagne
Que je l'entends comme eux venir ce chant d'Espagne

Flamenco douloureux roulant avec l'écho
Qui depuis dix-huit ans pleure Federico

Et le lys orangé qui pousse au creux d'un mur
N'est que l'or pâlisant de l'ancienne blessure

Ô prochaine et lointaine Espagne mon souci
Je suis donc revenu pour t'écouter d'ici

N'es-tu pas ma limite et ma leçon première
Avons-nous deux amours avons-nous deux lumières

Tu nous appris la mort et ses étranges modes
Et nous pensions à toi sur les routes d'exode

Et nous pensions à toi quand on mangeait si peu
Ô pays des yeux noirs et des ouvriers bleus

Et nous pensions à toi quand il fallut apprendre
À ranimer les feux en soufflant sur les cendres

Et nous pensions à toi quand saignait la patrie
Et nous pensions à vous mineurs des Asturies

Quand aux soldats tués on reprenait les armes
Et vous étiez présents pour la joie et les larmes

Musique déchirante Espagne sœur du Sud
Fille de longue attente et chère inquiétude

Ma captive sans qui sont tristes les étés
Et les amours amers sombre la liberté

Vois Je suis revenu comme les hirondelles
Le croyais-tu vraiment que j'étais infidèle

Que tu saches enfin quelle moisson se lève
Combien de jeunes gens au bout du monde rêvent

Entre eux parlant de toi comme font les amants
Qui portent des rubans au lieu de diamants

Ces distiques dégagent un certain nombre de faits, de valeurs et d'images où le motif héroïque est fortement développé. Le poète n'a jamais cessé de les évoquer en parlant de l'Espagne. Si à cela nous ajoutons la reconnaissance qu'il manifeste et la fidélité qu'il proclame au «pays des yeux noirs et des ouvriers bleus», on conviendra que «l'Espagne au cœur» n'est pas le patrimoine exclusif de Pablo Neruda, auteur du livre qui porte ce titre et dont la préface est d'Aragon. Dans ces vers on reconnaît le chantre du poète assassiné, de l'héroïsme des soldats et des mineurs, de la captive Espagne, le poète révolté contre la réalité de l'injustice et l'injustice de la réalité, et aussi le prophète projetant encore tout son espoir dans l'avenir.

Cet attachement d'Aragon au peuple espagnol est en premier lieu d'ordre idéologique, mais il est connoté aussi à un événement appartenant à sa vie intime. Lors du discours qu'il prononce à la session de clôture du deuxième Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, à Paris, Aragon réaffirme son soutien à l'Espagne et révèle, dans le passage suivant, comment il ressent l'angoisse et la souffrance du peuple espagnol :

Pourtant, moi qui m'étais juré, qui vous avais juré à vous, écrivains espagnols, mon cher Bergamin, cet automne dans votre Madrid invincible que je n'aurais plus de répit ni de repos, tant que j'aurais la force de me faire, en France, le porte-voix de l'Espagne républicaine, et qui ai tenu ce serment autant qu'il était possible de le tenir, moi qui croyais ressentir vos deuils et vos joies, vos blessures et vos fatigues, comme vous le faisiez vous-même, ce n'est peut-être, ce n'est sans doute que ces jours-ci que j'ai compris au-delà de ma raison, l'infini de vos tourments et de vos épreuves, à vous dont, à chaque instant, les femmes et les enfants sont menacés, à vous devant qui se sont fermés les yeux de la jeunesse, à vous qui avez été frappés soudain dans le cœur même de votre amour.

C'est une nouvelle optique, toute personnelle, qui fait irruption. Ses propres tourments sont liés à ceux de l'Espagne. La maladie d'Elsa, la crainte d'un dénouement tragique font qu'il ressent d'une façon plus personnelle, «au-delà de sa raison», l'angoisse et la souffrance d'un peuple meurtri par la guerre.

Le 26 janvier 1939, Barcelone est occupée par les franquistes et c'est la *Retirada*, la retraite. Traqués par les forces nationalistes, ce qui reste de l'armée républicaine et des milliers de civils franchissent la frontière. C'est un exode sans équivalent, le plus considérable qui se soit jamais produit à une frontière française. Aragon est au col du Perthus, bouleversé, il regarde impuissant cette immense tragédie et il écrit trois articles pour *Ce soir* dans lesquels il narre avec émotion la tragédie de cet exode. Il en parle aussi dans le prologue de son roman *Les Communistes* :

Depuis cinq jours, par les brèches du pays, le flot sombre des vaincus, un peuple portant dans ses yeux la révolte de la défaite et l'étonnement du destin, déferlait à travers les Pyrénées-Orientales, mal endigué, brutalement accueilli par les soldats et les gendarmes, où il ne croyait rencontrer que le deuil, et la générosité française

Dans le poème *Les pages lacérées*, qui appartient au *Roman inachevé*, Aragon donne toujours la même image dramatique de cet événement:

C'est l'hiver l'exode et le froid ni demeure ni cimetière
Peuple et soldats mêlant leurs pas femmes portant leurs nouveau-nés
Nous les avons vus remonter comme un sanglot aux Pyrénées
Et tout ce grand piétinement de guenilles à la frontière

Mais il incorpore, à côté des strophes qui font allusion à des épisodes précis de son séjour à Madrid en 1936, les vers suivants :

Sur mon oreiller c'est tout un tête noire ou tête d'argent
D'avoir cru la moitié du temps l'autre moitié du temps se ronge
Et les belles illusions ont duré ce que dure un songe
Il n'y a rien comme l'espoir pour faire bien rire les gens

Notre destin ressemble-t-il à la guerre d'Éthiopie
On ne croit jamais dans l'abord que ce soit la peste qui gagne
Cependant rien ne se conquiert sans que se déchire une Espagne
Et l'on ne meurt que lentement des blessures de l'utopie

.....
La pourpre le roseau l'épine il faut aux crucifixions
Tout l'ancien cérémonial quand c'est l'Homme qu'on exécute
Ici commencent le calvaire et les stations et les chutes
Je ne remettrai pas mes pas dans les pas de la Passion

Il y a dans ces strophes d'Aragon un constat d'échec, un constat pessimiste qui s'oppose radicalement au message optimiste qu'il a donné, en mars 1939, dans *La vie et la mort des poètes*, en parlant de la mort de Machado et d'un acte de vandalisme contre le monument de Victor Hugo à Villequier :

jamais comme ce soir je n'ai senti que ce n'était pas possible qu'il y eût dans le monde tant de douleurs humaines sans que ce fût pour manigancer une chose terrible et belle, qui a un nom de victoire, vous m'entendez ! un nom de victoire, mes amis, et la grandeur et la force de la vie, et qui s'appelle France, et qui s'appelle Espagne, et pour laquelle il n'y aura jamais assez de poètes, et de chants, et de cris de joie...

Dans ce texte, coexistent le malheur du présent et le temps de l'avenir. Le moment que décrit Aragon se veut point de départ, promesse, source, germe de renaissance. Le poète affirme : « l'espoir naît du fond tragique du crime et du massacre ». Là où il y a victoire de la mort sur la vie, victoire de la barbarie sur l'humain, il doit y avoir confiance dans la destinée de l'homme, victoire de l'espérance combative. La grande détresse du présent devient pour lui le tremplin d'une force nouvelle, la puissance génératrice du miracle. C'est la même idée d'espérance que l'on trouve chez Rafael Alberti dans ces vers du poème *Guerra en los vergeles de España* :

Dans les vergers d'Espagne,
Mort et sang,
Les fleurs d'oranger sont devenues rouges.

(...)
Les fleurs d'oranger sont devenues rouges.
(Mais elles deviendront lauriers
frais et verts)

Le poète andalou entrevoit, comme Aragon, la victoire. Nous sommes face à une vision optimiste de l'Histoire et les deux poètes deviennent des annonceurs de vérités révélées.

Mais quelques années plus tard, dans les poèmes du *Roman inachevé*, l'avenir est vu autrement, les visions de lendemains qui chantent ne s'épanouissent plus. Le rapport Khrouchtchev, dénonçant les crimes du stalinisme, bouleverse de nombreux communistes et, parmi eux, Aragon. Plus rien ne sera comme avant. Le poète revient dans *Le Roman inachevé* sur son propre passé et donne des fragments de sa vie, il évoque ses bonheurs, ses échecs, ses illusions brisées et ses espoirs vaincus, la guerre d'Espagne et la dernière promenade de Lorca dans ces vers:

Il se fait soudain dans Grenade
Que saoule une nuit de sang lourd
Une terrible promenade

Il se fait soudain dans Grenade
Un grand silence de tambours

Des blessures de la vie, chacun se guérit comme il peut. À partir de ce moment, Aragon repousse les impostures de l'optimisme tout en refusant les complaisances funestes du pessimisme. Dans *Le Fou d'Elsa*, en parlant de Federico García Lorca, Aragon fait surgir du fond de l'abîme, de la tragédie d'une Espagne tournée sans cesse vers la mort et le pessimisme, la flamme prométhéenne de l'espoir, un espoir qui ne cache pas la douleur du présent, comme nous pouvons l'observer dans le dernier de ces vers:

Tout ce que l'homme fut de grand et de sublime
Sa protestation ses chants et ses héros
Au-dessus de ce corps et contre ces bourreaux
À Grenade aujourd'hui surgit devant le crime

Et cette bouche absente et Lorca qui s'est tu
Emplissant tout à coup l'univers de silence
Contre les violents tournent la violence
Dieu le fracas que fait un poète qu'on tue

Ah je désespérais de mes frères sauvages
Je voyais je voyais l'avenir à genoux
La Bête triomphante et la pierre sur nous
Et le feu des soldats porté sur nos rivages
(...)
Un jour pourtant un jour viendra couleur d'orange
Un jour de palme un jour de feuillages au front
Un jour d'épaule nue où les gens s'aimeront
Un jour comme un oiseau sur la plus haute branche

Et le plus simplement du monde il y aura

La jeunesse d'aimer et les yeux des pervenches
Des parfums plus profonds et des aubes plus blanches
Et le tendre infini dont m'entourent tes bras

.....
Où t'en vas-tu mon cœur à cette heure des larmes

Malgré la détresse que le présent inspire, Aragon exprime le besoin d'affirmer que le futur ne peut pas être cette noirceur du présent. Comme Brecht, Aragon suggère que « la notte più lunga eterna non è » (la plus longue nuit n'est pas éternelle). Les deux dernières strophes du poème *Fable du navigateur et du poète* sont un hymne à la vie, à la beauté des aubes, à l'amour et elles manifestent la nécessité du bien, de la justice, de la liberté, d'un avenir meilleur. Aragon écrit ce chant d'amour, cette *métaphore* qu'est *Le Fou d'Elsa*, en reliant étroitement le passé au présent. Il brasse l'histoire de l'Espagne, il parle de la chute de Grenade, de la guerre civile et laisse entrevoir que ce pour quoi il a lutté toute sa vie commence à être réduit en poussière. Mais le poète a encore la force de proclamer l'espoir en l'avenir. Cette déclaration est faite juste après qu'il a rappelé la mort de García Lorca. Espoir illusoire ? Oui. Il faut cependant reconnaître qu'il est toujours aisé de donner des leçons de clairvoyance après coup. En 1963, cela était beaucoup plus difficile.

La guerre d'Espagne est devenue, donc, pour Aragon, une matière première en quelque sorte inépuisable, qu'il n'a jamais cessé de reprendre, d'approfondir et de déployer dans son œuvre. Elle est rappelée toujours comme exemple pour comprendre les dimensions de la barbarie, des enjeux politiques et idéologiques de l'époque, ses déchirements aussi. Cette guerre a soulevé chez lui des moments de ferveur, d'héroïsme, de souffrance, de solidarité et de rêve. Elle a été aussi symbole de défaite et descente aux enfers.

Pour terminer, j'aimerais souligner que la forte implication d'Aragon dans cette guerre, les nombreuses références à ce conflit dès 1936 et tout au long de son œuvre, expriment un choix à la fois éthique et esthétique, dominé par la fidélité et la solidarité avec l'Espagne à laquelle il s'identifie.

Pere Solà
Universitat de Lleida